

Michel Orcel

## Élégie

*Atque ubi fatidicae latuere arcana Sibyllae,  
Nunc claudit saturas vespere pastor oves.*  
Iacopo Sannazzaro

Michel Orcel, né en 1952, est actuellement pensionnaire à la Villa Médicis. Animateur de la revue *l'Alphée*, il a publié : *Manière noire* (Sud, 1978) ; *le Théâtre des nues* (Alphée, 1981) ; *Les Liens* (Alphée, 1982). Traducteur, il a donné *les Chants* de Leopardi (*l'Age d'Homme*, 1982) et *les Tombeaux* de Foscolo (collection Villa Médicis, 1982). Il fera paraître à *l'Alphée* le 12<sup>e</sup> chant de la *Jérusalem délivrée*.

# I

## RÉCIT DU POÈME

Le récit de sa beauté,  
Qui tient aux étoiles, à cette page  
Noire fertile en signes,  
Qu'enseigne-t-il, ô petit chêne,  
O herbe sous les cascades ?  
J'attends que cette forme,  
Animée aux branches  
Des vieux livres,  
Se dévoile doucement  
Comme la pluie des cieux.  
Il est amer, le sujet  
De sa connaissance, et c'est un acte  
Impatient que d'écrire  
Contre les fantômes durs, les faunes  
De son désir.

\*

Je bénis et j'enfante  
Quelque chose comme un bûcher  
Que les oiseaux survolent,  
Oiseaux laqués se divisant  
Au-dessus des flammes — oiseaux.  
Mais rien ne demeure  
De ces feux, si je n'écris.

\*

Et très peu dans les mètres  
Subsiste, que ne touche l'air  
De la langue naturelle,  
Et la clarté. Ainsi, tu marchais  
Dans les bois, avec ta poitrine

Palpitante, tes yeux ouverts :  
Un ruisseau comme il en est  
Dans les Alpes, et ces nuages  
Seront-ils assez forts  
Pour soutenir ton jour ? Les jours  
Pèsent, et tu pressens  
Qu'il faut courir, ne pas courir,  
Mais descendre en paix  
Vers l'eau noire.

\*

Tout me conduisait là, du livre  
A la disparition, passant  
Par l'incertaine maison des astres,  
Où ne s'achèvent pas  
Les voix éteintes — et même elles survivent  
Parmi les frondaisons,  
Sur ces traces où tu éprouves  
Un peu d'humilité. Que j'appelle,  
O chèvres, le goût de l'œuvre  
Et du lait, qu'il soit  
Sensible à ma bouche,  
Alors une grotte étroite,  
Peut-être, parlera.

\*

Rives et chants, rameaux  
De la fête,  
Ce sont lieux tendres, inabordables,  
Et leur clôture, c'est le silence des arbres,  
Et ce berger désolé  
Que nous portons en nous, gardien  
Des formes spirituelles,  
Ah, qu'il sourie lucidement  
Par l'ironie des textes morts,  
Et nous enfante près des granges  
Où descend le Soleil.

\*

Paroles plus anciennes, ô plus fraîches  
Que les buis proches  
Où ne pénètrent pas les rayons,  
Que serez-vous si l'âme des hommes,  
Suants sous la chaleur,  
Est l'inquiétude même de vous ?

\*

Je bâtirai mon lit de flammes,  
Je pèserai, dis-tu,  
Et le rieur Amour et les plumes  
D'un lit de livres  
Qui n'est pas plus que l'espace  
D'un mot rare dans l'encyclopédie.  
Est-ce là tout ?  
Il ne t'est pas permis encore  
De respirer, de t'étendre  
Avant que cette aurore touche les branches,  
Même si les camions,  
Là-bas, ne cessent de passer,  
Ne cessent d'assourdir  
Ta pensée, amante recrue  
Des mythes et des points d'eau.  
Avance dans le récit qui est  
Sa beauté, sa renaissance,  
Dans une nuit sans étoiles.

## SUR UNE TERRASSE PRÈS DE NAPLES

Pris un soir aux rivières  
D'un temps limpide, pardonne-moi  
Les abstractions et la nuée,  
Ce désir  
Qui te fait soupirer toi aussi  
Vers l'eau des branches.

\*

Et peut passer l'enfant maigre  
Dans sa robe de fraises,  
Beau et blessé. Toi, tu erres  
En deçà des claires paroles  
Pareilles aux vergers, aux flûtes  
De ta naissance inconnue. Qui chante  
Sur ce mode, qui n'est pas entendu  
Et hai ? Où rejoindre  
Le gîte des satyres ?  
Tu entends, tu jouis  
De la substance non solitaire  
Et dorée de la voix,  
Et pour le moment, c'est assez,  
Que la bénédiction te livre  
Au sommeil.

\*

Comme tu attendais  
La négation du paysage seul  
Où tu respirez un peu —  
La jeunesse voletant  
Derrière nous, déjà —  
Un vol d'abeilles, un livre  
Ont rappelé soudain  
Les printemps. Ah, terrasse  
Vraiment nue sous les fleurs,  
Sur quoi roule un soleil innocent,  
Et ton visage touché  
Par les airs en fleurs de la voix.

\*

Et je reprends un récit  
Qui bouge dans la brise,  
Lumière insaisissable,  
Et l'air me parle  
Des poètes latins,  
Les bénis, les enivrés.

\*

Les berges, l'onde lente  
Et l'oubli, chantent les fauvettes  
Aussi noires dans l'aube.  
Et la fraîcheur de la terre  
Est comme un sacrement  
Pour qui veille. Mais qui s'éveille  
Sans trembler  
Dans sa multitude  
Et son corps délabré ? Qui,  
Sous la véranda, voit l'orage  
Descendre (et l'électricité  
Soudain manque, et l'éclair)  
Sans douter  
Avec son cœur obscur  
Comme au doux temps des grottes ?

\*

O matin ironique : les buissons,  
Noirs encore,  
Étaient secoués de nymphes  
Humides, et le soleil  
Non paru, lumineux,  
Au bord des haies !

## LES ANTIQUES

Têtes, vases d'argile,  
Quelle onde vous rejoint,  
Quel passé non mortel  
S'achemine en vous ? Ce n'est assez  
De dire : les choses réelles  
Sont ici, parmi les hommes,  
Et de chanter les fleurs misérables,  
Si dans la boue, la lumière  
De nos gestes,  
Ne bouge une autre terre.  
Ah, témoins de ces airs,  
Livres et vers livrés à la pluie,  
Précieuse, ingrate pluie.

\*

Près de Naples,  
C'est un poème ancien,  
Non écrit, que tu as retrouvé :  
Les feuilles tremblent, les voitures  
Sont loin,  
Seulement la colonne du jour.

\*

Et les maisons, les toits luisants  
Qui penchent  
Vers le passé infini,  
Et cet appel soudain  
Dans les champs de fouilles de l'été !  
Si tu attends encore un peu,  
L'enfant passera, blond et joufflu,  
Avec ses flèches.

\*

Mais on n'usurpe pas la voix  
D'un autre, on se tait  
Parce que la nuit est tombée  
D'un seul coup. A peine reste-t-il  
L'imparfait, temps précieux  
De la mère et des jeux désolés.  
O cœur de la nuit,  
Mots que multiplient  
Les bouches d'enfant, les ombres,  
Comme autant d'oiseaux  
Tombés dans la poussière.  
A présent, je me réveille  
Avec un enfant dans les bras  
Et le bruit de la ville  
Comme une passion quotidienne.  
Et s'il fallait simplement  
Se baigner dans les images claires,  
Se pardonner.

\*

Ainsi j'aime et je sais  
Ce qu'il faut d'épées  
Et de pleurs  
Pour entrevoir de temps en temps  
Son propre amour,  
Comme un paysage dans ses collines bleues,  
Avec l'hésitation, la clarté  
D'un fleuve au loin  
Et ces taches d'ombre parfaite.  
Mais qui est le corps ? Et l'ombre ?  
Les feuilles tombent,  
C'est que l'arbre importé  
Poursuit son rêve  
D'un automne  
Dans l'été naissant où j'écris.

\*

Il poursuit son rêve,  
Non pas comme toi  
Qui as renoncé aux dimanches,  
A la prairie des dieux  
Jamais touchée. Et voici,  
Tu éprouves le vide  
Avec des armes légères, des rythmes,  
Tu écoutes des voix  
Que tu n'entends pas,  
Car elles sont sans demeure.  
On attend du labeur une image,  
Et c'est le soir qui vient.

## UNE INVOCATION

Je n'espérais pas cette cascade  
Dans les eaux de la tête,  
O évanouie ! Les carrières bleues  
Sont ouvertes, les rochers  
Énormes : entre les arbres  
Galope la guerrière  
D'un récit cru, immortel,  
Et l'espace l'accompagne  
Comme la nuit lumineuse  
Des poèmes. Je ne cherchais  
Qu'une fenêtre, un mur moussu  
Pour appuyer la faiblesse  
De mes bras, pour écouter  
Quelque chose sans voix.

\*

Où, nous pleurons ce temps des odes,  
Mais la mésange  
Qui est sans rire  
Et tout oiseau imparfait  
Veillent les noms de la nature  
Ensevelis  
Dans le jour.

\*

Cependant tu t'éloignes  
Des figures de l'esprit, tu trembles :  
Te rappellera-t-on  
Avant le soir,  
Alors que le cerf brise les branches  
Sous le feu des étoiles ?  
Et tu passes  
Une fois de plus, en esprit,  
Près de la misère, des ordures brillantes  
Au coin des rues : l'homme  
Est un peu plus masqué,  
Un peu plus doux et cruel  
Avec ses yeux de lait.

\*

Car c'est la nuit  
Sans une autre parole qui chante  
La béatitude des mères,  
Ici et là, profondes,  
Par les prés de l'antique pays.  
On y retourne  
Un peu plus seul, passé  
Le premier voyage d'été,  
Et c'est l'air, les cigales muettes,

Les feuilles énervées  
Qui travaillent  
Au silence des architectes,  
A la première fraîcheur  
Frivole  
Des Anciens.

\*

Tu sais combien est beau  
Le vocatif,  
Et son silence  
Où murmurent tous ceux  
Qui nous ont précédés.  
Les signes de Properce,  
Les bavardages si beaux  
Sur la berge amère,  
Tout peut se poursuivre  
Pour qui écoute,  
N'écoute pas.

## ENFANCE DU VIEILLARD

Mais qui t'inspire  
De mêler tous ces anges,  
En qui tu ne crois guère,  
Au métier éternel ?  
Voilà que le récit  
S'achève dans les maisons,  
Sacré comme le lait du temps,  
Ignoble  
Comme aucun berger  
Riant, la flûte entre les doigts.

\*

De ton livre gelé,  
Toi, pauvre Torrismondo,  
Jeté par les collines  
Vertes et douces,  
Exilé, qu'attends-tu ?  
Le monde se retire,  
Un enfant naît  
Sous tes astres,  
Naturellement pur :  
Les armes, les dentelles  
Et les sorts se sont évanouis.

\*

Et tout passe, renouvelant  
L'image de sa propre chaleur  
Éperdue,  
Et l'écorce des étoiles  
Te fait saigner,  
Sourire et saigner,  
Parce que tu résistes sans joie  
Au rocher, blanche  
Et vermeille fille,  
Dans ton désordre.  
Et le mythe s'accomplit  
Dans un peu d'encre,  
Comme pour dire :  
Nous sommes là, si proches,  
Spéculaires et vains,  
Tandis que l'herbe bleue  
S'accroît  
Sous le vent miséricordieux.

\*

Mais le vent ne porte pas  
Cette nostalgie de l'écriture :  
Là, tu hésites un instant,

Comme devant une tapisserie  
Où tu reconnaîtrais ton visage d'enfant,  
Pastorale un peu lointaine,  
A peine durcie  
Par la grâce des glaives.

\*

Car c'était ce temps naïf  
Et sans distances, un corps  
Dans l'été. O présent  
Dans les gerbes de genêt,  
Sans presque d'odeur,  
La chaleur,  
Un peu plus loin les trains :  
Rien de moins animal  
Qui nous entoure,  
Rien de plus humainement  
Divin que cette ombre  
Et la fraîche inquiétude,  
Qu'une porte qui s'ouvre  
Sur l'ombre. Pas de noms,  
Pas même d'espoir,  
*Les bêtes sereines qui s'avancent...*

\*

Écrire, écrire,  
Dans la terreur même  
Des choses qui passent,  
Et se pardonner  
Même la gloire  
Aux beaux cheveux dénoués.

\*

Là, sans frein,  
Le ciel tournant  
Et les eaux du récit,  
Dont le souvenir souffre  
Avec la mer,  
Pourraient s'éteindre  
Sans bruit. Ici ou là,  
Qu'importe ?  
Moi, je te parle,  
Sans visage  
Mais non sans larmes,  
Assis à la source  
Des pensées, gardien  
Solaire et souriant  
Des petits maîtres, des chansons.

## II

### L'ÉCHANGE DES NUITS

Passant, tu laboures  
L'étroite terre fanée,  
Image d'un poème  
Qu'ont multiplié les âges  
Et qui revient, la nuit,  
Aux lèvres d'un enfant.  
O chouette, petite chouette sublime  
Qui cries soudain dans l'arbre !  
Et les tombeaux de feuilles, le joyeux  
Tremblement de terre,  
Et la voix qui perd sa tête !

*Ce n'est pas que tu regardes encore  
Avec ses beaux yeux pers  
Cette figure ailée  
Parmi les astres et les insectes,  
Douce figure qui feint  
D'être simple dans l'air  
Quand, sur les champs, la chaleur  
Décroît un peu.*

Tu tournes à l'églogue,  
Tu soupîres  
Vers les prairies des hommes,  
Ainsi que les oiseaux,  
Les trains aussi  
Qui ne sont pas si loin  
Que tu ne puisses encore aimer  
Leurs hangars, les caténaires  
Qui se dressent dans l'air,  
Ou l'âge d'or.  
O images bercées,  
Misérables,  
Qui venez étendre vos bras  
Parmi les arbres !

*Mais la carrière des mots  
Ruisselle dans le passé. Es-tu sourd ?  
Les rochers de l'inexistence,  
Et la ferme du Père  
Ensablantée d'agneaux,  
C'est aussi cet avenir peu sûr  
Où tu t'éblouis de revivre  
En chantant.*

Parle-moi, c'est en buvant  
Tes paroles qu'un jour je toucherai  
La terre humide, les herbages  
Où demeurent,  
Amèrement, les pasteurs  
Et les bœufs qui ressemblent aux fables.

*Anxieusement tu regardes —  
Et c'est ainsi, peut-être,  
Qu'il te faudra mourir —  
L'imparfait chant  
Qui, tu le crois, pourra se propager  
Durant des nuits. Et c'est toi  
Qui te complais dans ces collines  
Dont les pentes supportent  
La tristesse des bêtes.*

Toi, tu rêves de ruptures  
Musicales. Terre asséchée  
Que l'ombre fuit, ô phrase  
Qui n'en finit pas de poursuivre  
Les ombres en armes ou la tendre  
Chair atteinte  
D'une vierge, là, sur l'herbe.  
Est-ce là notre dialogue ?  
Mais qui ton souffle emporte doucement  
Vers des gouffres humides ?  
Sur l'herbe, dis-tu...  
Mais le soleil tourne dans les maisons,  
Jaunes pierres antiques.  
Plus de fêtes, de bruits, de bœufs,  
Dans la tête  
De ce pays mortel.

*Et Naxos, l'oublies-tu,  
L'abandonnée  
Terrestre et douce, qui se paye  
De mots obscurs, de sanglots ?  
Toi, tu aimerais  
La fonction fleurissante d'un livre,  
Soudain palpitante  
Devant l'âme  
Qui ne s'apaise pas de bribes,  
De murmures. Car c'est là  
Qu'est l'enfant, visible  
Voyageur et gage des tonnerres,*

*Non simple, en vérité,  
Mais qui s'en va vers le domaine  
Où, dans leur fuite, les nymphes  
N'ont rien brisé.*

Une antenne pointe  
Sur les tuiles : je t'apprendrai  
L'art de l'énigme,  
Qui soutient quelquefois —  
Là où brille la première blancheur  
Sans étoiles —  
Un pont léger qui passe  
Au-dessus des montagnes,  
Et vivifie ton image  
D'un seul terrible monde.  
Mais, plus bas, le long du mur  
S'accroît la vigne vierge  
Sans mesure. Au loin,  
Sons de cloches, échos :  
On entendrait,  
Dans les feuillages, une chanson.

*Langue, moulin de dévotion,  
Petite terre  
Où se couche l'ange,  
Que dis-tu qui ne chante  
La théorie bleutée  
Des images, des signes,  
Où la terre couverte de feuilles,  
Inconnue,  
Et le Vésuve encore,  
Meurtrièrément seul,  
Où tu adores une colonne,  
Un brin d'herbe,  
Assez, du moins, pour ne pas effacer  
Tous les mots, les liaisons,  
Dans la langue qui t'abrite.*

Parce que l'homme ressemble  
A sa bouche : il s'y tient,

Semblable couronne  
Et rose sombre dans l'air  
Qui l'étouffe. Si je revis  
Dans un instant non mesuré  
La tendre passion des vers,  
C'est que les lauriers  
M'ont touché,  
Ame engluée qui parle  
Dans l'écorce, et que le feu,  
Même le feu n'effraie pas.

*Rien de plus obscur  
Ne t'enferme  
Dans le premier élan  
Où tu as déposé tes armes :  
Le crépuscule fraîchit,  
Tu peux te relever.*

## SUR LES OMBRES

Qui le désigne du doigt  
Ou l'espère,  
Le bois fraîchissant de l'été,  
Quand nous, nous sommes là,  
Non tangibles,  
A qui voudrait une lyre  
Ou un roseau  
Pour chanter sa vie de tous les jours ?

*Insensiblement tu gravis  
La colline où revoir les grottes,  
L'ironie de leur paix.  
Comme une pomme acide,  
Tu la manges en clignant des yeux,  
Mais sa chair te réveille,  
Et l'air des cimes t'irrite,*

*Les oiseaux passant à tire-d'aile  
Vers l'horizon. Ah,  
Que le pas soit dur ! Les souffles  
Et les beaux fantasmes  
Plus rares ! S'il reste là-haut  
Le ciel dans ses figures,  
Une barque de pierre.*

Je ne me souviens plus, je m'appelle  
A descendre vers l'eau  
Qui résiste : là, nous payons,  
Sable fuyant.  
Mais l'harmonie heureuse,  
Égare-la plus loin :  
Foudre, absence, fenaisons,  
Que toute scène  
Pastorale, au lieu des meules,  
Couve notre bonheur !

\*

(Sous le soleil,  
Bosquets de tyrannie,  
Buissons et mares,  
On cherche avidement à retenir,  
Dans l'air malade,  
Une poignée de souvenirs humains,  
A fixer quelques mots fidèles  
Dans l'or diffus.)

\*

*De tout amour ou destruction,  
Vois : les atomes libèrent  
Leur rêve : projet gracieux  
Comme la course des astres blancs,  
Les cheveux d'une étoile.  
Chute ! Apprêts de sang !*

*Quelque chose s'est brisé  
Dans le chaste corps  
Déifié : deux êtres  
S'enfoncent dans un bois,  
Ils poursuivent  
Ce qu'ils ont,  
Ce qu'ils n'ont pas :  
Quelque faune,  
Là-bas, va les tromper.*

Allons, nous ne sommes plus loin  
Des bergeries,  
Maisons sacrées mais répugnantes  
Où s'attardent le paisible  
Soleil et les dialogues  
D'un temps perdu. Toi,  
Laisse la baguette de bois vert  
Et le pétase de paille,  
Toutes risibles choses  
Dans les chemins silencieux  
Et l'odeur de goudron.  
Moi, je m'allonge  
Sous la roue de l'air,  
Les étoiles,  
Une fois encore  
Doutant des yeux insensibles  
Qui nous regardent.

*J'ai rassemblé les rameaux,  
Les pins nus, les trophées  
De la poussière : fosse  
Creusée non dans l'herbe,  
Mais là, dans une gorge étoilée.  
Et tu vois la pierre des murs  
Comme l'histoire,  
Plus loin la barrière blanche,  
Le pré tremblant où tu éprouves  
Les combats d'un poème,  
Où tu éprouves que vit  
Le sens, la nuée d'une phrase  
Qui s'avance.*

\*

(Bientôt vont s'éteindre  
Les lumières. Des jouets traînent  
sur le pas de la porte,  
Présence lyrique  
Dont tu vas adoucir  
L'espace étroit du lit. Près d'un vase  
Brûle une cigarette.  
O sommeil semblable  
A la paix des bibliothèques !)

\*

Et si tu vis assez, vivant,  
Pour tenir l'arc  
Comme l'Archer le doit,  
Qui donc saura t'enseigner l'art  
Des premières images ?  
Vins neufs, tables, chansons,  
Tu aimais — mots obscurs —  
Et le cri d'un oiseau nocturne  
Et le nuage des lucioles  
Qui divague, le soir,  
Dans la noirceur des branches.

*Mais le passage dur,  
Pour lequel nous aimons  
Les pêcheurs qui se penchent  
Au crépuscule — et leurs filets,  
Leurs barques noires —  
Il est encore loin : les hommes  
Respirent doucement.*

Qui, lumière,  
Te surprendra dans les formes  
Indistinctes : sépultures  
De papillons

Qui se confondent vite  
A l'herbe sèche, aux brindilles,  
Ou bien alors, dans les  
Briques mortes,  
Sous le gaz, l'autre lumière  
Qui déjà nous parle...

*Ainsi j'aborde à des choses  
De terre. Terre usée,  
Terre des processions  
Qui nous éloignent toujours un peu plus  
Du beau rayonnement  
Des atomes,  
Ou des syrx aigus  
Qui font — dans les livres —  
Pleurer les bois. O cavernes,  
L'eau bouillonne  
Parce qu'un corps, tardif,  
Est venu se baigner. L'heure de midi  
Pèse et chante  
L'incomparable mot :  
Le démon même  
Dort, avec ses yeux de nacre  
Et son rêve : un bûcher.*

## ÉGLOGUE

Qui n'aurait pas crié  
Vers des âges de miel ?  
Lui, connaissait la chance  
De chanter sans peine  
Dans l'horreur —  
Seul apprenti touché  
Par le vent,  
Avec le bruit des ondes  
Et les savantes liaisons  
Pour demeures  
Comme des cases de pierres jointes,  
Des matériaux, humbles ou morts,  
Où ne point bâtir, ah ! que sa voix.

\*

Et : charrues, vallées, fraîches  
Eaux, qu'il écrive  
La frayeur du soleil,  
L'enfer saturé de songes,  
Qu'il écrive les  
Coteaux sacrés,  
Ici et là réfractant  
Tant de textes. Non, ce n'était  
Qu'une vision  
Dans le tain sans présence.  
Ses yeux sont loin,  
Proche encore le grand miroir  
Où jouent les paysannes,  
Où l'on bat le briquet  
Pour effrayer les rêves, ou s'approcher.

\*

A présent, il joue très seul  
Dans la vérité de l'adverbe  
*Humainement*,  
Sur la berge terrible ;  
Ne cherche plus  
Les tendres modes, les accents ;  
Ne compte plus les incertains  
Enfants,  
Cueillant, avides, les baies,  
Les mûres. Mais encore s'il vit,  
L'eau pesante,  
Les buissons, les reptiles,  
Il trouvera peut-être  
A les chanter.

\*

(Loin de toute ville,  
Nue monstrueuse colline,  
Et ce chant de pipeau !  
Un lac dans les ruines,  
Mental comme l'eau  
De la mémoire,  
Sous la lune.)

\*

Mais il n'a pas cherché refuge,  
Il ne s'est pas blessé  
Aux descriptions :  
Sainte douleur qu'inflige  
La ruine maternelle  
Des vallées,  
D'une fumée qui tourne  
Vers le soir. O fermes  
Qui prolongez l'éclat  
De la douceur et de la force,  
Vous êtes saintes en nous  
Comme les mères vieilles  
Qui s'éloignent déjà,  
Terres au loin sur l'eau, terres blanches.

\*

Et retourner, toujours seul,  
Pleurer la perfection  
D'un vers ou d'un visage,  
Parce qu'autour de nous  
A grandi l'ombre. Au coin  
D'une ruelle, tu peux entrer  
Dans un bar,  
Brillant, beau peut-être  
Comme un bosquet.

\*

Et là grandit aussi  
Le labeur lumineux  
Des textes : que n'attends-tu  
Le chant d'un coq,  
Le vent profond, enfin  
Les larmes des Ménades,  
Pour travailler  
A l'obscur maison ?  
Je prends avec moi  
Les armes, qui font proche le passé,  
Et le tendre bâton  
Dont on pique les bœufs.

### III

### CUMES

A peine si tu chantes les cavernes  
Et la plaine liquide,  
Berger de la dernière voix.  
L'éblouissant printemps,  
Il pèse sur la terre  
Et l'attire :  
Tel en la nuit  
Le fléau des étoiles, ou le rayon  
Des phares  
Dans les yeux d'un lapin  
Sorti des sentes chaudes.

\*

Ce n'était pas un souvenir,  
O vin perdu,  
Ni la dissipation  
D'une eau sur les rochers,  
Une fraîche guerrière  
Qui attend près d'un roc ombragé,  
Le Soleil se levant.

\*

Et s'il faut une voix,  
Que s'ouvre un livre  
Dans ses collines  
Et ses maisons antiques,  
Un livre anxieux et proche  
Où le récit d'un ciel nocturne  
Souffle sans bruit :  
Quelques fauves, une enfant  
Qui passe sur la terre,  
Et la tristesse de veiller là,  
Sur les planches,  
Lorsque tout dort.

\*

Mais je vis pour toi, je décline  
Comme on attend  
Que les voix cessent,  
Et la brise du soir,  
Pour s'en aller sur l'eau. C'est là  
Que je me tiens, c'est là  
Que je m'essaie encore,  
Murmurant,  
A ce récit non divin,  
Que baigne maintenant la mer,  
Et qui s'emporte, nul  
Ou chantant, sur les rochers.

\*

Mais ces cordages, ce fil,  
C'est Ariane  
Épousée par la lumière,  
A ses beaux détritüs  
Jouant comme une enfant  
Sur le sable.

\*

Et son cœur cuirassé,  
Son amour, ses limites,  
Et ce qui bat  
Dans la psyché silencieuse  
Et que le jour efface,  
O peurs  
Que le poids d'un galop  
Touche sur la terre  
Et fait chanter là-bas !  
Non, à ce qui ne vient pas  
Décrire les vallées,  
Non, même au jour  
S'il ne chante  
L'éclat d'un fleuve jaune  
Ou la patrie,  
Non aux barques malheureuses,  
Aux mains de destruction.

\*

Car un livre est tout instant  
Où se referme et s'ouvre  
La blanche nuit des troupeaux,  
Et l'odeur de ses sèves  
Fermente au loin  
Comme un léger

Nuage : désert et pénitence  
De quelques jours  
Où s'enfuit ce vent-là,  
Cet esprit qui s'envole,  
Moqueur comme un faune,  
Et paternel.

\*

En vain, non pas en vain  
L'on souhaite  
L'admirable bruit des bateaux,  
L'églogue des pêcheurs  
Qui sont divins  
Avec leurs hameçons, leurs filets  
Rouges sur la mer.

## UN RETOUR

Allons vers ces lieux, la mer  
Violette s'est apaisée.  
Elle, est un champ  
Jamais coupé,  
Elle a des vignes proches,  
Des enfants qui nourrissent  
Des loups. Elle est aussi  
La seconde porte,  
Faisant poids de ses eaux  
Contre l'alme maison  
De la terre.  
Et c'est cela, jeté  
Dans le crépuscule,  
Qui nous retient de pencher nos têtes.

\*

Oui, nous pourrions retourner  
Vers le détachement  
Des arbres, le grand arbre de Judée  
Coupé, son portique nul.  
Mais l'enfant qui est parti  
Déteste les cieux,  
Sinon ceux-là qui tournent  
Dans la nuit  
Avec les compagnes blanches,  
O plus douce  
Qu'un tranquillisant,  
Et l'eau d'un verre, le soir,  
Pour adoucir et panser  
Quelle blessure ?

\*

Mais je vois la nuée  
Dans le livre,  
Et les intelligences de sa nuit  
Portant jusqu'au pourrissement  
Des signes noirs  
Et des veines fragiles  
Vers d'autres transparents amours.

\*

Penche-toi, aide-nous,  
Père de ce jeu,  
O dérobé, souriant,  
Qui commandes à l'incertaine comédie  
Des buissons, des aurores,  
Tours de pierre ou de béton,  
Impures eaux et guerre  
Joyeuse. Mais quel gibier  
Protèges-tu ?

\*

La pente, les cieux coupés,  
Les orties noires qui tremblent  
Sous le vent,  
Le tout pareil rivage  
Qui est en toi  
Parle des lieux perdus.  
Mais tu n'as plus là-haut  
Qu'une tour inutile,  
Mille ans, peut-être,  
La combleront  
De ces étoiles prises aux décombres.

\*

Avec l'humide nuit, le temps  
Et la musique,  
Ou le bruit même du téléphone  
Dans une chambre haute,  
Tu poursuis, jubilant,  
La roue des anges et les images,  
Pleine et fuyante tête  
Qu'il faut parfois  
Poser sur un rocher comme une mère.

\*

Hé ! que voles-tu au monde ?  
Quelles semences,  
Dans le jour étoilé  
De la très vieille terre,  
Ont pu fleurir ? Non,  
Tu ne parles plus,  
Tu sembles naître  
A ce ruisseau des formes  
Où, tonnerre inconstant,  
Le langage

Engendre sa clarté. Ce n'est  
Donc pas ce monde mort !  
Et la joie des bouviers  
— Leurs vaches blanches  
Irritées de mouches —  
Est parfaite  
Comme une eau que retient  
Le gobelet de fer.

\*

Une scène rapide et les eaux  
Blanchissantes,  
Ce n'est pas plus,  
Dans les herbes et la fuite  
Des feuillages clairs,  
Que l'être de la chaleur qui descend  
Comme un glaive.  
O pleine, comme un jour,  
De présences terribles,  
Meurtrie, mais non pas  
Morte, que le jour te préserve  
Avec les poésies : là-bas  
Où la nuit tombe,  
Les enfants se pardonnent  
Sur la berge,  
Partageant les raisins.

\*

Mais tu demandes : les lignes  
Qui sont là,  
Qui déjà et brillent et meurent,  
Feront-elles trembler  
Le visage de Cumes ?  
La route, en bas,  
Sans poussière, sans voitures,  
Ne dessine rien. Là-haut,  
Les blocs, un peu plus consumés  
Par l'antique foule,  
Ils s'avancent dans le ciel.

\*

Tu feins toujours,  
Mais tu admires en toi-même  
Le grand lac découvert  
(Bleu dans ses flancs  
Bâties de sable)  
Qui avait nom de la mort  
Et qui pourtant, semble-t-il,  
T'a réveillé. Ainsi  
Tu chantes, mortel et gai,  
Tu souris maintenant  
A Théocrite.

## LES BOIS, LES RUINES

Et l'élégie se renouvelle  
Au silence — et comme un fleuve  
Dans nos voix s'y perdant.  
Que l'homme, sa dernière heure  
Le reçoive sans cris,  
Comme une gare mal éclairée  
Mais chaude encore. Je le suis,  
Ne voulant pas partir, ne voulant  
Qu'une voix, parmi les servantes  
Et l'eau des quais.

\*

Mais, derrière la vitre,  
Tu étais la récitation  
Des prés et de l'histoire, le don  
Des hommes blancs, des bois  
Anéantis. Et ton silence est haut  
Comme l'auberge des idées,  
Avec sa chèvre  
Scintillante et les premiers chants,

Puisque toute chose a reçu son nom  
Dans cette odeur de terre  
Et le premier silence.

\*

Et puisque l'épée du temps  
Se refuse,  
Et que les champs ameutés,  
Les douces plaines,  
S'accompagnent du soleil blanc  
Comme un berger,  
Marcher, se perdre, et se sentir  
Transi, sans aucune clôture  
Qui puisse retenir  
Tout le flot anuité, les perçantes  
Étoiles, les ombres,  
C'est cela, dans la clarté  
Du gaz ou la pluie,  
Que tu aimes à laisser s'enfuir  
Comme si peu d'années  
Pesaient sur tes épaules.

\*

Ah, qu'un chariot qui grince  
Au sommet d'une pente,  
Ou le gardien d'une maison fermée  
(ses vergers,  
L'ombre des colonnes),  
Soient comptés par le silence  
Dans le récit sans nom.  
Rien ne nous connaît plus  
Sinon la crue des jours ;  
Rien ne nous veille plus, peut-être,  
Enfants à la mamelle,  
Et la barque est si proche !  
Il faut tout dire, prier  
Pour qu'un livre lointain nous reçoive.

\*

Tu te rapprocheras, tes yeux  
Attristés verront le vin des jours,  
Tu auras peur  
Un instant,  
Et tu verras l'Antiquité.

\*

Une berge, l'éclair d'un fleuve,  
Et ce qui m'inspirait,  
La lumière se perdant, le vin,  
Le rêve des abeilles  
Affamées,  
C'était un autre fleuve,  
Comme une métaphore du flot des mains  
Priantes sur les feuilles,  
O combien, jour d'été,  
Je fus limon, mémoire, et flux,  
Je ne demandais rien.

\*

Je m'arrêtais sous la meule  
|| Du soleil, je regardais,  
Dans les briques et les affiches sales,  
La piété du temps. Or toi,  
Tu t'exclamais, jeune fille  
Aux yeux de génisse,  
Sauvant des airs des phrases  
Ou la beauté d'un temple  
Parmi les pins,  
Comme si la chaussée, les douces  
Prostituées assises sur un talus  
Devaient être aussi là  
Pour ton amour.

\*

Un vin sanglant  
Sur la jeunesse du ciel,  
Une moto passait  
Près des ruines.

## BRUITS D'ÉPOPÉE

Les eaux meilleures, ensevelies,  
Qui les peut regarder ?  
La terre dépouillée, les joncs  
Maintenant noirs, la tourbe,  
Tout s'amasse  
Dans le pas de la guerre.

\*

Un pas encore, un pas,  
Vers la plaine veillée  
Par les plaintes, et  
*Déjà, de la dernière étoile*  
Tu verrais le visage léger, blessant,  
Si rien ne renaissait  
Dans les champs incultes,  
Les beaux déserts,  
Ou bien qu'un nourrisson ne porte,  
Pleurant, ses espoirs et sa nuit  
Dans ta maison de terre.

\*

Qui suffit à notre peine d'écrire ?  
Est-ce une voix qui, vaguant,  
S'est attachée à l'esprit  
Comme l'amas des algues  
|| A un bateau ! Est-ce un air  
Dans le ciel vrai, ou  
Le murmure ignoble des veines  
Qui se poursuit sans repos ?  
Rien ne le dit,  
Et les voix, elles, ne chantent  
Que leur vide, si des enfants,  
Les yeux rongés de mouches,  
Ou quelque bois dévasté  
Nous regardent soudain.

\*

Et maintenant les bergers  
Nous abandonnent  
A l'ironie de notre mort,  
Chantant faux, parlant  
Une langue souterraine,  
Ayant lâché tous nos fauves,  
Blessé nos corps ! O l'homme,  
Avec ses souvenirs de terre primitive,  
Qui le rejoint, qui lui parle ?

\*

Mais je te soutiens, blanchissante,  
De la première à la dernière nuit,  
Sans flûte, sans ivresse,  
Sans plus d'espoir  
Que cette aube accumulée de livres,  
Ce texte infime dans les nuits.  
Je connais tes larmes  
Non perdues, ta vie éperdue d'air.

\*

Et : cendres, corbeilles vides,  
Enfants arrachés à la vie,  
Nous ne vous perdons pas,  
Car un principe nous retient  
Entre le monde  
Et la poussière. Et vous aussi,  
Faites paix, usines bleues  
De la paix, il faut descendre  
Au passage avec vous,  
Ne pas craindre de toucher l'eau.

\*

¶ Ici, tu verras les dommages,  
Et l'eau de cendre  
Dans les bois, le lait versé  
D'un poème : aux bouches  
Des guerrières, dans le récit finissant,  
Que l'ombre ne s'ouvre pas !  
Que la voix nous protège,  
Avec ses souvenirs, ses gares  
Silencieuses,  
Et que changent ses feux  
Si notre cœur doit se glacer,  
Ainsi qu'en la forêt  
(La clairière et la lance)  
Où résister avec les voix perdues.

FIN